
M A N U S C R I T

PUISSENT NOS VOIX RÉSONNER

d'Adnan Lugonić

traduit du bosniaque par Karine Samardžija

cote : BOS16D1065

**année d'écriture de la pièce : 2016
année de traduction de la pièce : 2016**



**Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».**

Avec le soutien de
la Maison Antoine Vitez

□

Texte lauréat de la Commission nationale d'Aide à la création de textes
dramatiques – ARTCENA (CNT), 2017

□

Texte remarqué aux Journées de Lyon des auteurs de théâtre, 2017.

Contact : ksamardzija@yahoo.fr

06 95 29 24 76

PERSONNAGES :

LUI

ELLE

LE VIEUX

LA VIEILLE

LE CHAUFFEUR DE TAXI

LA PUTE

L'INSTITUTEUR

LE PREMIER

LE DEUXIÈME

LA TROISIÈME

L'HOMO

L'ENTREPRENEUR

LE COMMERÇANT

ELLE.– J'ai entendu dire qu'on l'avait trouvé ce matin. Hier soir, il allait bien. Jamais il ne m'avait paru aller aussi bien. Je l'ai regardé droit dans les yeux, j'ai pris cette habitude de regarder les gens dans les yeux, sans détour. Les siens étaient rieurs. De quelle couleur étaient-ils, je ne sais plus, marron probablement, oui, marron comme tout le monde. De toute façon, je ne me souviens plus très bien de la couleur, l'émotion – c'est ce qui me reste, l'émotion qui se dégageait de son regard, du plus profond de son être. Il m'a souri. Tant mieux, c'est l'image que je garderai de lui. En fait, je suis descendue acheter des couches, mon imbécile de mari ne voulait pas y aller. Quel con ! Quand je suis tombée enceinte, j'ai perdu mon boulot. Depuis, je suis juste une mère. Parfois une épouse. Tard le soir. Ou quand il rentre soûl, après un pot avec ses collègues. Pour décompresser, c'est ce qu'il prétend. Il bosse, il bosse toute la journée, alors faut qu'il décompresse ! Mais moi, ce dont j'ai besoin, je n'arrive pas à l'exprimer. Je dois tenir. Résister. C'est ce que la guerre m'a appris.

LE VIEUX.– J'ai entendu, oui. Toutes ces années, j'en ai trop entendu, à force je suis devenu un peu sourd. Par contre, ça, je l'ai entendu. C'est triste, ce n'était qu'un jeune homme. Bon, d'accord, pas si jeune, mais pas vieux non plus. Enfin, je crois. Toutes ces années, j'en ai trop vu partir, je ne veux plus me souvenir des visages, mais ça je pourrais le jurer, il n'était pas vieux. Quoi qu'il en soit, c'est regrettable. À mon époque, on savait apprécier la vie. Les jeunes d'aujourd'hui sont désabusés. Nous, on s'est battus, et eux, que font-ils ? Rien. Nous leur avons offert le monde et ils se suicident. Dommage. Dommage pour ce monde, dommage pour nous, pour eux. La vie devrait être un relais. Tu passes le flambeau à l'autre pour qu'il poursuive la course. Quel gâchis ! Pourquoi je vous raconte ça ? Ah oui, hier soir je suis descendu acheter une recharge téléphonique. Je me suis aperçu que mon crédit était épuisé, alors j'ai pensé que ça me dégourdirait un peu les jambes. Et puis, j'aurais pu avoir besoin d'appeler quelqu'un. Que Dieu nous protège.

L'ENTREPRENEUR.– J'ai entendu, ça m'a secoué. C'est terrible. Je ne suis pas du genre à ne penser qu'à moi – j'embauche des gens, je leur donne du pain, de l'espoir, un avenir meilleur. Je leur verse un salaire correct – eu égard à la réalité socio-économique. Ni trop élevé, ni trop bas. Un salaire moyen. Il gérait l'une de mes affaires. C'était un garçon travailleur, honnête, discret. Je comprends que des choses pareilles puissent se produire. On est à bout, et si on n'y prend pas garde, on est cuit. Quand même, ça m'a fichu un coup qu'il fasse ça dans mon établissement. Maintenant, je dois trouver un nouveau gérant. Seulement, qui reprendra une affaire où un type s'est tué ? Si un *hodža* se suicide dans sa mosquée, ou un pope dans son église, plus aucun fidèle n'y mettra les pieds. Voilà ce que nous sommes, un peuple superstitieux. Il ne me reste qu'à les convaincre de revenir. C'est ma mission, mon fardeau.

LE PREMIER.– J'ai entendu. C'est flippant.

LE DEUXIÈME.– J'ai entendu. Ouais, c'est vraiment flippant !

LA TROISIÈME.– J'ai entendu, et alors ? Tant mieux pour lui. Si j'étais pas si nulle, je passerais à l'acte moi aussi. Je suis qu'une merde, une grosse merde ! Ça vous amuse ? Allez tirer un coup au lieu de vous la raconter, bande de frustrés.

LE PREMIER.– J'aimerais bien, mais j'ai rien sous la main.

LE DEUXIÈME.– Moi aussi j'kifferais. Seulement y'a rien à pécho. Mon père, y répète en boucle qu'avant c'était plus facile. Que c'était mieux, à l'époque.

LA TROISIÈME.– Heureusement, vous êtes là l'un pour l'autre, problème résolu !

LE PREMIER.– J'suis pas pédé.

LE DEUXIÈME.– Moi non plus.

LA TROISIÈME.– Qu'est-ce que vous en savez ?

LE PREMIER.– Je le sais, c'est tout. J'suis né hétéro.

LE DEUXIÈME.– Moi aussi, j'suis né hétéro.

LA TROISIÈME.– Peut-être que ça vous plairait ? Peut-être que vous seriez bien ensemble ?

LE PREMIER.– Tu veux que j'te montre si j'suis un pédé ?

LE DEUXIÈME.– Ouais, tu veux qu'on t'montre ?

LA TROISIÈME.– Comment vous comptez vous y prendre ?

LE PREMIER.– C'est toi qu'on va prendre.

LE DEUXIÈME.– Ouais, c'est toi qu'on va prendre.

LA TROISIÈME.– Et ça prouvera que vous êtes pas pédés ?

LE PREMIER.– C'est la preuve.

LE DEUXIÈME.– Ouais, c'est la preuve.

LA TROISIÈME.– Désolée, ça me branche pas. Les mecs me branchent pas, en général.

LE PREMIER.– En fait, t'es gouine !

LE DEUXIÈME.– Une gouinasse, beurk !

LA TROISIÈME.– Non, je suis pas lesbienne.

LE PREMIER.– Alors t'es quoi ? Soit t'es normale, soit t'es gouine...

LE DEUXIÈME.– Ouais, normale ou gouine, y'a pas de troisième option.

LA TROISIÈME.– Va savoir, il existe peut-être trois, voire quatre options...

LE PREMIER.– Impossible, t'es normale, ou t'es gouine. Décide-toi !

LE DEUXIÈME.– Ouais, décide-toi ! Nous au moins, on sait ce qu'on est.

LE PREMIER.– T'as une meuf ?

LE DEUXIÈME.– Vous vous broutez la chatte ?

LE PREMIER.– J'adore mater les lesbiennes. Ça m'excite, j'ai envie d'me les taper.

LE DEUXIÈME.– Moi pareil. Pour leur montrer c'que c'est qu'un mec.

LE PREMIER.– Comme j'te les baiserais...

LE DEUXIÈME.– Moi pareil. Pour leur montrer c'que c'est qu'un vrai mec.

Court silence.

LA TROISIÈME.– La vie, c'est de la merde. Il a eu raison. Maintenant, il est tranquille.

LE PREMIER.– On lui a laissé une ardoise, non ?

LE DEUXIÈME.– Il a p'têtre pas tout noté ?

LA TROISIÈME.– Il a emporté nos dettes avec lui.

LE PREMIER.– Il était sympa.

LE DEUXIÈME.– Hyper sympa.

LA TROISIÈME.– Un mec chouette. Un peu neuneu, quand même. Mais il avait des couilles.

LE DEUXIÈME.– Comment on va trouver d'la bière maintenant ?

LE PREMIER.– On se débrouillera, jusqu'à ce qu'on voie qui le remplace.

LA TROISIÈME.– On pourrait aussi ne pas boire. On pourrait se suicider.

LE CHAUFFEUR DE TAXI.– Rien ne m'échappe. Non seulement j'ai entendu, mais en plus j'ai vu. Le grand classique. C'est si commun. C'est sans doute pour cette raison qu'il est passé à l'acte. Le manque d'imagination peut se révéler dangereux. Surtout dans cette ville. L'homme a perdu la faculté de rêver. Il n'a plus le temps pour ça. Il se débat dans une existence précaire. C'est dur, surtout pour un homme de cet âge. Qui sait ce qui a pu lui passer par la tête ? La vie est plus facile en Suède, l'État s'occupe de tout, et toi, tu te prends pas le chou. Ici, pour être reconnu à sa juste valeur, faut se lever de bonne heure. Regardez, moi par exemple, depuis le temps que je conduis mon taxi, je pourrais être diplômé en psychologie. J'en ai écouté des confidences, et tout ça pour des prunes. Bon, j'ai sauvé des vies, c'est l'essentiel, hein... Lui, j'aurais dû être plus attentif. Faut dire que j'ai été pris d'une envie pressante. Je lui ai acheté du Red Bull, des capotes, et j'ai détalé aux chiottes. C'est comme ça, qu'est-ce que tu veux ! Le temps que je fasse ma grosse commission, il se brûlait la cervelle. Y'a pas de philosophie là-dedans. On est tous

déprimés, j'vous le dis. C'était pire quand y'avait la guerre. En fait, non, à l'époque, au moins c'était la guerre...

LA PUTE.– J'ai entendu. Je suis restée sans voix. Pourtant, j'ai l'habitude d'en entendre des vertes et des pas mûres. Je me trouvais là-bas, hier soir. J'étais assise dans la voiture d'un client. Le type avait des problèmes d'érection, il est descendu acheter des capotes, et du Red Bull, histoire de se requinquer... Le macho balkanique dans toute sa splendeur ! Ça se prétend gros baiseur mais ça ne fait que chialer. Qu'ils jouissent ou pas, ils se sentent obligés de m'infliger leurs confessions. Comme si ça m'intéressait... Ils éprouvent un besoin incessant de parler, d'être compris. Ah ça, ils ont la tchatche, mais quand il s'agit de descendre plus bas, ils avalent leur langue. Je sais bien que dans le fond, je les dégoûte un peu. Une pute est une pute, pas une femme. Ils lèchent probablement celles qu'ils ont à la maison. Enfin je l'espère, sinon les femmes de ce pays sont toutes des mal baisées. Lui, c'était pas quelqu'un d'intéressé. Il a toujours été gentil avec moi. Il me vouvoyait. Ça m'aurait tout drôle, j'aimais bien. Eh ben, ça fait un bail qu'on me vouvoie plus. Je suis désolée pour lui. Je suis surtout désolée qu'on ait pas pris le temps, lui et moi... Qui sait, j'aurais pu l'aider. Je l'aurais écouté.

L'INSTITUTEUR.– Le bouche à oreille a fonctionné. Nous avons tous entendu. La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre. Au jeu du téléphone arabe, on est les champions. C'est même devenu un sport national. Les Brésiliens ont le foot, nous les comméragés. Je ne prétends pas être irréprochable, toutefois, je procède différemment. J'analyse. J'ai besoin de comprendre. Je cherche à pénétrer le silence. J'aurais au moins appris ça au contact des enfants. Travailler avec eux nécessite patience et compréhension. Si vous manquez de patience, si vous n'êtes pas bon pédagogue, vous ne leur transmettez rien, et alors les problèmes surgissent. Pour vous comme pour eux. Il m'arrive d'en recroiser certains, je les reconnais, bien que ce ne soient plus les mêmes. Dans chaque classe, il y a des exceptions, des élèves qui se démarquent. On leur prête beaucoup d'attention, par facilité sans doute, tandis que nous laissons les plus introvertis à l'écart. Quant à ce pauvre garçon, personne ne lui aura tendu la main...

Les pleurs d'un bébé.

LUI.– Tu entends ?

ELLE.– J'entends. Et toi, tu entends ?

LUI.– J'ai posé la question le premier.

ELLE.– Quelle importance que tu l'aies demandé le premier ! Nous ne faisons qu'un, n'est-ce pas ? Pour le meilleur et pour le pire...

LUI.– Mais enfin, qu'est-ce qu'il a ?

ELLE.– Tu veux dire : qu'est-ce qu'il a ce soir ?

LUI.– C'est vrai que... déjà hier soir...

ELLE.– C'est sans doute le même problème.

LUI.– Tu devrais le savoir mieux que moi, tu es sa mère. Qu'est-ce qu'il a ce soir ?

ELLE.– Comment je le saurais ? Je ne suis pas devin, je te rappelle qu'il ne sait pas parler. C'est frustrant.

LUI.– Il a mangé ?

ELLE.– Évidemment qu'il a mangé. Il a tété toute la journée, j'ai encore mal aux seins. Je ne me doutais pas que l'allaitement serait aussi douloureux. C'est épouvantable.

LUI.– Il a fait caca ?

ELLE.– S'il a fait caca ? Bien sûr qu'il a fait caca, c'est sa seule activité, faire caca. L'appartement pue la merde. Heureusement qu'on ne reçoit plus personne. Cette odeur de merde, c'est tout de même surprenant...

LUI.– Peut-être qu'il a simplement froid ?

ELLE.– Il est couvert de la tête aux pieds.

LUI.– Je ne comprends pas. Pourquoi il pleure alors ?

ELLE.– Nous avons mis au monde un emmerdeur. Un brailleur. Il va falloir t'y habituer.

LUI.– Peut-être qu'il a mal quelque part ?

ELLE.– Il pleure, comme tous les bébés. Ça n'a rien d'alarmant. Il est comme tous les bébés

LUI.– Si c'est ça, laissons-le pleurer. Ça forge le caractère.

ELLE.– Il doit tenir. Résister.

LUI.– Et toi ? Comment te sens-tu ?

ELLE.– Comme bobonne.

LUI.– Euh... qu'est-ce que ça signifie ?

ELLE.– C'est une façon de parler.

LUI.– Mais encore ?

ELLE.– Rien, je ne sais pas, voilà.

ELLE.– C'est si étrange lorsqu'il est calme.

Silence.

ELLE.– Quand il dort, c'est comme si la vie s'arrêtait.

Silence.

ELLE.– Qu'avons-nous construit ? Avons-nous seulement construit quelque chose ?

Silence.

ELLE.– Je parle comme une petite vieille.

Silence.

ELLE.– Ou comme une collégienne dépressive.

Silence.

ELLE.– T'es chiant à broyer du noir, surtout quand tu te lances dans tes longues introspections, t'es limite suicidaire... Une chance qu'il y ait le bébé. Il est le seul pour qui tu vis, le seul pour qui tu t'inquiètes, sur qui tu veilles, et lorsqu'il dort, tu restes là à attendre. Quelque chose, n'importe quoi.

Silence.

ELLE.– Je déteste ce que je suis avec toi. Et maintenant, je commence à te détester toi aussi. Ceci étant, tu ne fais rien pour que ça s'arrange. Tu comprends ?

LUI.– Hum hum.

ELLE.– J'ai pensé à voix haute ?

LUI.– Excuse-moi, une seconde, je termine.

ELLE.– Vas-y, je t'en prie...

Silence.

ELLE.– Je ne peux plus.

LUI.– Quoi ?

ELLE.– Tout ça. Ça me rend dingue

LUI.– Quoi ?

ELLE.– Comment ça, quoi ? Mais tout ça. Tu te lèves, tu vas au bureau, tu n'es jamais là. Quand tu rentres, tu manges, tu te remets au travail puis tu vas te coucher.

LUI.– Que veux-tu, je dois bosser.

ELLE.– Eh bien, quitte ton boulot.

LUI.– Pardon ?

ELLE.– Tu pourrais tout plaquer.

LUI.– Tu rêves !

ELLE.– Si tu tombais enceinte, par exemple.

LUI.– Sauf que je ne peux pas tomber enceinte.

ELLE.– J'ai dit « si ».

LUI.– Je perçois comme une légère agressivité...

ELLE.– Je ne fais rien à la légère.

LUI.– Je dois terminer, nous reprendrons cette discussion plus tard.

ELLE.– Évidemment.

LUI.– Tu ne résoudras rien en t'enfermant dans la chambre.

ELLE.– Inutile, en effet. Je sors.

LUI.– J'ai vaguement entendu. Contrairement à d'autres, je n'ai pas le temps. Les gens se perdent dans ce genre de discussion stérile, moi, ça ne m'intéresse pas. Au contraire, ça m'agace, cette mentalité. Enfin, c'est parti pour les occuper un moment cette histoire... Crois-moi, même sans Gavrilo, les Autrichiens auraient fini par décamper ! On les aurait rendus dingues. Vivre ici, c'est comme épouser une folledingue. Attention, je ne parle pas à titre personnel, ma femme est normale et on est bien ensemble. On s'entend bien. Je t'assure, les Autrichiens seraient devenus fous, car il nous manque les fondamentaux – les compétences, la productivité, la mesure. Ce qui nous maintient, c'est la pression. Ici les gens gaspillent leur temps, c'est leur principale faiblesse. Et la faiblesse conduit à l'échec. La vie n'attend pas. Si tu t'en donnes les moyens, ce que tu veux, tu l'obtiens. De toute évidence, lui, ça lui aura échappé. Il n'a pas su mettre son temps à profit. Ses projets auront sans doute échoué, c'est comme ça qu'il se sera retrouvé à la caisse d'une supérette. Oh non, je ne le connaissais pas. Chaque matin, je lui achetais le journal. Rien de plus, bonjour-au revoir. Il vendait, je payais. J'économisais et son temps et le mien. On dira que je suis un Autrichien, un capitaliste. J'assume. Le capitaliste a le sens des valeurs. D'abord soi, pour soi.

LA VIEILLE.– Je ne veux plus entendre. Enfin, j'essaie. Seulement, j'entends encore. Parfois j'y arrive, j'écoute, et soudain, je n'entends plus. À la maison, c'est simple, il n'y a guère que la télévision. Il me suffit de l'éteindre, ou de changer de chaîne. Je regarde des séries, de préférence des histoires d'amour. Les acteurs sont toujours beaux, et puis, ça me détend. Je ne connais personne dans cette ville. Je vis dans l'appartement de mon fils. Je suis mieux ici qu'à la campagne, bien que certains jours, mon petit coin de verdure me manque. On finit par s'habituer. À lui aussi, je m'étais habituée. Aimable. Attentionné. Prévenant. Toutefois, un peu timide. C'est handicapant, surtout pour un homme. Il me saluait chaque matin, s'inquiétait de ma santé, de savoir si j'avais passé une bonne nuit. Il me servait toujours du pain chaud. Parfois, il m'offrait une cigarette. Il savait que j'aimais fumer une cigarette avec mon café. Il portait mon cabas jusqu'à la sortie, me tenait la porte. Au moins, j'avais quelqu'un à qui parler. Là-bas, au village, j'avais un chat. Il était très malin. Lorsque je m'adressais à lui, j'avais l'impression qu'il me comprenait. Je suppose qu'il est toujours en vie. Il a dû se débrouiller. C'est sûr qu'il s'est débrouillé. Bah sinon, c'est le destin. De toute façon, qu'est-ce que je pouvais faire...

L'ascenseur.

LA VIEILLE.– Merci de m'avoir attendue.

LE VIEUX.– Je vous en prie.

LA VIEILLE.– Les portes de cet ascenseur se referment si vite.

LE VIEUX.– Cette fois-ci, vous avez eu de la chance.

Silence.